

Ce nom, ferme, fermé, aride, devenu pour moi synonyme de l'horreur, je le lis et l'entends pour la première fois et pendant quelque temps il ne me lâchera plus. Le documentaire est court, moins d'une heure, mais c'est le seul tourné en français et il montre l'essentiel, faisant intervenir le frère de l'étudiant, ceux qui l'ont vu grandir, ceux qui ont tenté de le secourir sur la place Venceslas. Palach lui-même est présent à travers les quelques images que l'on conserve de lui sur son lit d'hôpital, immobile, peinant à formuler les dernières paroles qui, malgré les tissus du visage rigidifiés par les flammes, parviennent jusqu'à nous. Comment oublier les images capturées par Milan Maryška qui reste au chevet de Palach, la caméra à l'épaule, jusqu'au bout de sa mort lente.

*Jan Palach.*

Ce nom, je me souviens l'avoir répété, souvent, revenant à lui, tournant autour, sans réellement comprendre pourquoi cette assonance (renforcée pour peu qu'elle soit prononcée en tchèque : *Ĵana Palacha*) m'avait fasciné, pourquoi j'avais tant l'impression qu'ils, ce nom et son propriétaire, devaient entrer un jour dans l'Histoire, comme s'ils n'avaient d'autre choix, que c'était écrit par je ne sais quelle main, à côté du nom, sur un formulaire administratif rempli à la naissance

un matin d'août 1948. Je l'avais répété, ce nom, à maintes reprises – me demandant si l'on doit prononcer le « ch » comme un « k » ou comme un « r » guttural rappelant la *jota* espagnole. Je l'avais répété aussi à ma petite amie de l'époque, étudiante en histoire de l'art, qui me demandait si j'avais entendu parler du peintre Jan van Eyck, dont une partie de l'œuvre était alors exposée à Bruges, et à qui je rétorquais, sans raison autre que le jeu de mots bidon : « Non, mais je connais Jan Palach. » Ça l'avait fait sourire, et encore, ma mémoire me joue sans doute des tours, peut-être cela ne l'amusa pas tant, du moins pas au bout de la trentième fois. Oui, bon. Nous étions crétins, nous étions jeunes.

Pourtant, jeune, je ne l'étais pas plus que lui. Lui aussi avait l'âge d'enchaîner les films, assis sur la moquette de sa chambre. L'âge de balancer des blagues. L'âge de somnoler, comme je le faisais si bien, moi qui observais de loin les manifestations qui secouaient le pays cet hiver 1995.

Comment avais-je pu oublier ?

★

Pourtant j'aurais pu lui démontrer, à ce formateur, si j'étais face à lui aujourd'hui, pourquoi

son exemple était particulièrement mal choisi, que, malgré l'absence de réseaux sociaux, l'acte de Jan, qui n'avait rien de désespéré, au contraire de celui de Mohamed, avait secoué une bonne partie du monde occidental et déstabilisé, tétanisé même, le gouvernement de Svoboda alors au pouvoir. J'aurais pu lui rappeler qu'un groupe d'étudiants avaient entamé une grève de la faim en solidarité, que des dizaines de milliers de Pragoais, bouleversés, avaient défilé dans les rues et qu'une file d'attente de huit heures pour accéder à son cercueil striait la place de la Vieille-Ville jusqu'au Carolinum de l'université Charles, que d'autres en Tchécoslovaquie, en Lettonie, en Hongrie, et même à Paris, sur notre bonne vieille avenue des Champs-Élysées, avaient suivi Palach sur ce même chemin, qu'en France *Paris Match* lui consacrait sa couverture, *Le Monde* plusieurs de ses unes, Raymond Depardon son premier (court métrage) documentaire, sobrement intitulé *Ian Palach*. Avec un i.

Lui expliquer, à ce formateur, qu'il aurait dû choisir un autre exemple pour étayer sa démonstration, que les torches vivantes balancées aux oubliettes de l'Histoire étaient pourtant nombreuses, ce n'était pas ça qui manquait, et là j'aurais pu citer Ryszard Siwiec, Vasyl Makoukh,

Sándor Bauer, Josef Hlavatý, Romas Kalanta, Oleksa Hirnyk, les noms se comptent par dizaines depuis le moine Thích Quang Đức, dont l'immolation en 1963 en plein centre de Saïgon, renforcée, *popularisée* par la fameuse photographie de Malcolm W. Browne que l'on retrouve aujourd'hui sur les murs de pagodes vietnamiennes, a semble-t-il ouvert la voie aux suivantes.

Oui mais voilà. Tout ça, je l'avais oublié. Refoulé. Enfoui.

★

J'ai atterri ce matin à l'aéroport de Prague - Václav-Havel, que j'ai encore tendance à appeler aéroport de Prague-Ruzyně. Je ne parle pas un mot de tchèque et je ne suis pas certain de savoir ce que je fais ici, aujourd'hui, quarante-neuf ans après la mort de Palach et vingt-deux après avoir entendu parler de lui pour la première fois. Ce fut presque un besoin soudain, juste le temps d'en avertir mon boss et de poser la semaine de congés. Nous sommes le lundi 15 janvier 2018, il est près de 17 heures. À ce moment précis, quarante-neuf ans plus tôt, Jan a devant lui vingt-quatre heures avant d'être admis au centre de traitement des brûlures de la rue Legerova.